

le seul et unique dieu. Il s'agit donc, dans ces sabbats du satanisme indo-maçonnique, de combattre l'influence de Civa-Adonaï, qui veut, disent les sectaires, s'emparer des âmes des humains défunts.

Le frère Cresponi et moi, nous finissions de dîner, lorsqu'un garçon du restaurant vint prévenir mon collègue luciférien qu'un messenger l'attendait à la porte. Nous nous levâmes, et je vis un Indien tout nu, agile et découplé, un vrai courrier, tenant à la main un long bâton de coudrier terminé par deux cornes, auxquelles pendaient deux grelots. Le messenger et mon collègue échangèrent quelques mots à voix basse ; puis, le courrier repartit.

— Tout est prêt, me dit Cresponi ; nous n'avons plus qu'à nous mettre en route. Le frère Walder se rend de son côté là où nos frères sont convoqués ; il a eu l'obligeance de nous envoyer une voiture, dont le cocher, discret et sûr, sait où il faut nous conduire.

En effet, un ticka-garri était là. Cresponi fit un signe maçonnique, auquel l'autre, du haut de son siège, répondit par un signe correspondant.

— Tout se prête à la solennité à laquelle nous allons prendre part, ajouta mon collègue, reprenant la conversation avec moi, après avoir levé un instant les yeux au ciel. Le jour et l'heure sont propices ; Saturne est en conjonction avec la lune ; l'étoile Lucifer se lèvera dans trois heures. Ah ! oui, certes, nous aurons une belle solennité.

Nous vidâmes un dernier verre. Cresponi paya la dépense. Après quoi, nous montâmes dans la voiture, qui partit d'un bon train. Nous traversions Calcutta, et, tour à tour, le palais du gouvernement, le bazar, la tour des morts, le Fort-William défilèrent devant mes yeux ; puis, ce fut le long serpent d'argent du fleuve qui se déroula. Nous prîmes la route de Garden-Beach, passâmes devant Kilderpoor, puis devant Mout, chekooulah, enfin devant le palais du roi d'Aoude, touchant à la propriété des Messageries Maritimes.

Il pouvait être, maintenant, huit heures du soir. Un vent d'orage soufflait, et des éclairs brillaient. Dans la campagne, là-bas mêlés aux derniers croisements des corbeaux, les cris des chacals s'entendaient, aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, sans compter les hurlements des Indiens chassant les mauvais esprits. Puis, un bruit de grelots retentit, tandis qu'une ombre glissa à côté de nous, frôlant la voiture ; c'était notre messenger que nous rattrapions, pour le dépasser bientôt.

Nous arrivâmes, enfin, à Mahatalawa, une des villes mortes si nombreuses dans l'Inde, et dont la population est aujourd'hui disparue ; siège jadis d'une dynastie régnante, et à présent en ruines. Nous nous trouvâmes au centre d'un passage d'une austère grandeur.

Nous nous arrê tâmes brusquement, et Cresponi, qui avait dormi et ronlé tout le long de la route, se réveilla. Nous étions en présence d'un énorme rocher surplombant, dont l'équilibre instable semblait ne tenir que par un miracle. Un peu plus loin était une montagne de gneiss, haute de 500 pieds, longue de 2,000, complètement isolée, ayant, dans cette vaste solitude, le faux air d'une monstrueuse baleine qui serait échouée sur une plage.

— Ici, nous sommes chez nous, me dit Cresponi, en descendant, d'un saut, de la voiture.

Je l'imitai. J'avais à peine mis pied à terre, qu'un Indien vint à nous, sortant de derrière un rocher où il se tenait sans doute en faction. Cresponi et moi, nous lui donnâmes l'attouchement luciférien (poignée de main en accrochant les doigts en griffe), et il se mit à notre disposition.

Ayant su par mon collègue que j'étais français, il s'exprima dans ma langue, qu'il parlait assez correctement : ce n'était pas, à coup sûr, un homme du vulgaire ; mais, en fait de fanatisme, il en avait à revendre à tous ses compatriotes.

— Frère, commença-t-il en s'adressant à moi une ville populeuse s'est effondrée il y a des siècles. Cette catastrophe est un crime du Dieu Mauvais contre l'humanité qu'il déteste ; les habitants étaient des justes, des vertueux, des adorateurs de Brahma-Lucif. Plus d'un million d'âmes, subitement arrachées à leurs corps qui reposent enfouis dans cette terre, ont erré ici pendant d'innombrables années, et nous les avons, nous et nos aïeux, délivrées une à une de la possession de la divinité malfaisante, Civa-Adonaï. Aujourd'hui, elles sont entrées enfin dans le sein du Dieu Bon, qui seul règne ici.

Je regardai autour de moi. De ville souterraine il n'y avait plus aucune trace ; les amoncellements de sable et de terre, qui en occupent l'emplacement, ne permettent même pas de deviner où existait la cité dont parlait l'Indien. Mais, en face de nous, sur une sorte de plateau, on apercevait sept temples sans pagodes, ne paraissant pas remonter à plus de cent ans.

Il est bon de dire, en passant, qu'on rencontre dans l'Inde un certain nombre de temples sans pagodes ; les temples avec pagodes sont ceux de la religion nationale, ceux où Brahma est adoré conformément aux vieilles traditions, et où l'on rend honneur aussi à Vichnou et à Civa qui complètent la trinité indienne ; les temples sans pagodes, au contraire, sont ceux d'où le culte de Civa est banni, où au nom de Brahma s'ajoute celui de Lucif et au nom de

Vichnou celui de Baal-Zéboub, les fidèles disant avoir une révélation nouvelle et maudissant Civa comme étant le Dieu unique des chrétiens. Les temples avec pagodes sont publics ; ceux sans pagodes ne s'ouvrent qu'aux initiés, leurs cérémonies sont mystérieuses, et dans la plupart de ces édifices on ne pénètre que par un couloir souterrain dont l'entrée située à une certaine distance est toujours bien gardée. Beaucoup d'auteurs appellent "pagode" tout temple indien indistinctement ; c'est là une expression impropre, employée par des écrivains parlant d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ; la pagode est une annexe du temple, comme le clocher ou le campanile d'une église catholique ; et, je le répète, c'est par l'absence de pagode que se distingue un temple luciférien.

Les sept temples de Mahatalawa sont élevés sur trois masses de granit, un peu inégales en grandeur, qui forment, par leur situation respective, un gigantesque triangle ; un côté, le plus large, supportant trois temples, va du sud à l'ouest ; les deux autres côtés, supportant chacun deux temples, vont de l'ouest à l'est et de l'est au sud. L'ensemble repose sur un plateau colossal, tout en un seul rocher de dimensions prodigieuses, se dressant dans la plaine à une hauteur d'environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, et cet extraordinaire bloc granitique a une base encore inconnue, attendu qu'on a sondé vainement pour la trouver, jusqu'à deux cents pieds de profondeur.

— C'est là l'entrée, nous dit l'Indien en nous montrant un trou dissimulé par le rocher détaché, qui se tenait en équilibre sur une pointe, et qui était situé au pied du plateau.

Nous pénétrâmes, franchissant un groupe de sieks gardiens, qui demeuraient silencieux dans la première partie de l'obscur boyau où nous nous engagions. On ne les voyait pas eux-mêmes, car il faisait noir comme dans un four ; mais on les sentait remuer et l'on apercevait quelques lueurs d'acier, témoignant qu'ils étaient armés pour défendre l'accès des temples ; tout intrus, qui se serait aventuré là, aurait été, cela est certain, impitoyablement massacré.

Notre guide mit sa main gauche derrière le dos et me prit la main droite, m'invitant à le suivre en donnant de même ma main gauche au frère Cresponi. J'étais donc entre mes deux introducteurs, à leur merci, puisque mes deux mains étaient tenues ; nous nous glissions ainsi tous trois dans ce souterrain, au milieu des plus épaisses ténèbres. Que ces deux hommes eussent soupçonné que je m'étais mêlé à eux uniquement pour surprendre leurs abominables secrets, et j'étais perdu.

C'est par des couloirs taillés dans le roc que ces sept temples communiquent entre eux ; mais celui qui conduit au premier temple est seul étroit et obscur ; les autres sont larges et éclairés par une quantité considérable de lampions à l'huile de coco, qui y dégagent, il est vrai, une fumée atroce, laquelle s'échappe tant bien que mal en suivant les courants d'air.

Quand nous fûmes parvenus dans la pièce spacieuse qui sert de vestibule au premier temple, mes deux conducteurs me lâchèrent les mains, et je respirai, ma foi, avec satisfaction. Cette salle de pas-perdus ne manquait pas de lumières. De nombreux adeptes s'y trouvaient déjà, indigènes, colons et voyageurs, allant et venant, causant par groupes. Cresponi fut salué avec respect par tous, quant à moi, j'étais le point de mire de tous les regards. En dehors des Indiens et des voyageurs, il y avait là, je le sus plus tard, un notaire, des marchands de thé, un notable verrier et fabricant de porcelaine, des négociants en articles européens, deux ou trois agents d'assurance ou d'émigration, un fabricant d'huiles, un banquier, un pasteur presbytérien, un dentiste, un filateur de coton, des courtiers de navires, un constructeur, un raffineur de sucre, trois pharmaciens, un grand fabricant de papier, deux ingénieurs mécaniciens, un riche tanneur, le directeur d'une manufacture de toiles à sacs, toute espèce de commerçants et industriels de Calcutta, et de nombreux officiers anglais.

Cresponi s'empressa de dire à la ronde que j'étais un haut dignitaire du rite de Memphis, que j'avais déjà fréquenté les fakirs de Galle et de Pondichéry, et que, pour être parfait, il ne me manquait plus que l'affiliation au palladisme ; toutes les mains se tendirent aussitôt vers moi.

Un frère maître des cérémonies me demanda si je persistais à prendre part, à titre de visiteur, à la solennité palladique qui allait avoir lieu. Je répondis affirmativement.

— Je dois vous prévenir, mon très cher frère, me dit-il, que nous n'admettons parmi nous que des frères affiliés à des rites théurgistes ; et quand, par une faveur tout exceptionnelle et avec l'autorisation expresse d'un chef suprême du Palladium, nous ouvrons nos temples à un frère pourvu au moins d'un haut grade cabalistique, ce qui est votre cas, encore il ne peut assister à la séance qu'après avoir eu son courage terriblement éprouvé.

— Mon courage ne faiblira pas, très illustre frère, répondis-je ; éprouvez-moi.

(A suivre)